

(mai ou juin 53)

Cher enfant, Mancau sur confesse
d'avance à moi de la lettre qu'il
t'avait écrite. Mais bien vrai que
j'ai eu du chagrin de te voir si
améric à Paris et surtout de cette
manière à laquelle tu te souviens
ton vis d'avis les lettres : quand on
a un besoin de moi, j'ai - à cela
je dirais à Mancau, notre langue
fait comme Duvonch. Il vient par
complaisance, au dernier moment,
un homme travaillé par le besoin
qu'on peut avoir de lui, mais pour
son compte, il ne viendrait pas de
lui-même, et il en est ainsi d'un
homme ne rien éprouver de la bonne
volonté de le laisser à son propre
mouvement. - à cela Mancau
me dirait - un garçon peut avoir quelque
amourette qui le retient - et je
sais aussi - fort bien, mais à la fin, qui
nous dit tout bonnement, j'ai des raisons,
divines ou autres tourmentés par, je
comprendrais en me lui en voudrais
humblement, au lieu que tout ce qu'il
nous dit ressemble à des préceptes.

Je ne le crois pas occupé comme un
grand maître, et je trouve la raison
de son embarras dans une touche-
-lance naturelle et dans une irresolu-
-tion qui l'empêchera toujours d'arranger
son temps et sa vie entre Nohant
et Paris. Je crois qu'il faut s'y habituer
J'y arriverai avec plus de plaisir que
je n'en ai eu ou en pourrais l'être
de mes enfants, mais j'ai voulu
être plus indulgent d'ailleurs et lui
devenir un devoir conjugué.

Je ne te crois pas ingrat dans le vilain
sens du mot, mon cher enfant. J'ai
bien que depuis on dit que tu m'aimes
longtemps. Mais je crois que ton cœur
s'endort et c'est une autre manière
d'être ingrat à l'affection. Cela ne
te rendra jamais capable d'une
mauvaise pensée, d'un mauvais sentiment,
mais la négligence est ennemie de
tout finiquillerie affective que
vous aimez. L'ambition, la haute
fièvre que tu me portes ne doit
elle pas donner un peu d'activité et
de décision dans le caractère? Voilà

tout mon reproche, et si tu aimes
mieux le recevoir de moi que de
savoir mes petites plaintes par mon
autre enfant, reviens-le donc de ce
le mérite plus. Tu penses bien que
je ne m'ennuie pas de ton absence,
que ce n'est pas ta gaieté, tes joies, et
ton courage à nos amusements qui
me font te réclamer comme un cousin
amusant et utile. Non, je suis
trop acharnée au travail pour me
trouver isolée jamais, et quoique j'aime
la société pour ses agréments, je retrouverai
ailleurs tout ce qui fait l'essentiel des
relations amicales. Mais je t'ai traité
d'ingrat comme un enfant, et je ne
remplacerais pas aisément le sentiment
que je te porte. Si tu étais parti d'aller
en Chine, je ne t'en aimerais pas
pour un sou de moi. Mais quand
tu es si près et si facilement libre,
avec un peu d'ordre dans ton travail
et tes combinaisons de travail, je
me demande comment des amis révérends
trouvent le temps que tu manques.
D'ailleurs mon petit, je t'embrasse très
doux et te t'embrasse